

LES FICTIONS DE LA MÉMOIRE

Ce texte constitue la 3^e partie de la séance proposée aux Assises du CPMDT à Hazebrouck (59) le 30 janvier 2012.

1^e partie : présentation du projet « La liberté dans le miroir » (ciné-concert-lecture d'après Alain Robbe-Grillet et Jean Rollin).

2^e partie : projection, avec musique improvisée en direct par l'ensemble des participants.

Parmi les éléments – nombreux - qui rendent à mes yeux Alain Robbe-Grillet l'écrivain le plus important de l'après-guerre à nos jours, c'est cette affirmation à la fois radicale et passionnante : tout discours sur la mémoire, sur les racines se fait grâce à une forme. Tout discours est créateur de formes. Toute forme génère des fictions, même si on se situe dans le champ de la « vérité ». « Passe-moi le sel », ça pourrait être le début d'une histoire, comme « longtemps, je me suis couché de bonne heure ». Toute forme est porteuse d'idéologie. Robbe-Grillet n'a évidemment pas été le seul à dire ça, c'est Saussure, Benveniste et Jakobson qui ont étudié la langue comme phénomène structurel, et Claude Lévi-Strauss qui a popularisé involontairement la mode du structuralisme à partir de 1955, en l'adaptant à l'ethnologie dans *Tristes tropiques*, avec un certain succès. Ça a donné lieu à une multiplicité de grilles de lecture qui se sont popularisées dans les sciences humaines en même temps qu'elles ont été très critiquées. En tout cas c'était un cheval de bataille dans les années 60-70, à relativiser en remarquant que cette idée est en elle-même une forme idéologique... visiblement dépassée aujourd'hui, dépassée en ce qu'elle n'est plus du tout « à la mode ». Aujourd'hui, le discours sur la forme est lui-même récupéré par les créateurs de formes, publicitaires en tête. La critique générale des formes a néanmoins permis à toute une génération d'artistes, de philosophes etc., de mettre à jour les processus de domination de catégories socio-humaines les unes sur les autres.

La démarche d'ARG, aussi radicale soit-elle, s'inscrit profondément dans son époque, contre laquelle elle réagit pour proposer d'autres organisations esthétiques, artistiques, morales ou sexuelles. En cela ARG fut peut-être sans le savoir un grand marxiste. Vous savez que d'après Marx, un des efforts de la bourgeoisie est d'œuvrer à la fabrication d'outils qui vont lui permettre de nier son existence, de se nier en tant que classe sociale. Un des aspects saillants du Nouveau Roman en général et de l'œuvre de Robbe-Grillet en particulier fut de mettre à jour les outils qui faisaient de la littérature française depuis Balzac la boutique de la classe sociale qui gouvernait alors la France (y compris aux jours les plus noirs de son histoire) depuis 150 ans, et de les combattre en tant que tels, avec une grande courtoisie mais une extrême virulence.

Par ailleurs, nous avons tous ici présents, dans cette éminente assemblée, un rapport différent à nos racines, à notre mémoire, qui détermine la direction que prennent nos travaux. Si le rapport que nous entretenons à notre mémoire est intime évidemment, il s'incarne dans nos pratiques et leur donne un sens. Par exemple, pourquoi dans MusTraDem avons-nous en quelque sorte brisé ce lien, avons-nous choisi de faire du neuf avec très peu de vieux ? La réponse n'est certainement pas univoque ni exclusive, mais elle doit exister quelque part et dire quelque chose de la société qui produit cette démarche, au-delà de nos histoires personnelles.

Ce qui m'intéresse aujourd'hui dans les musiques qui sont notre objet (point de départ ou d'arrivée), ça n'est pas seulement leurs potentialités esthétiques mais aussi :

- leur ancrage social, les cadres dans lesquels elles s'exercent, et qui déterminent leur identité de manière inséparable de leur nature esthétique. (c'est une des raisons de ma présence ici, où nous réfléchissons à tout ça dans le « respect de nos différences », pour reprendre une formule inventée par la « gauche » mitterrlandienne des années 80 à l'heure où cette même gauche se creusait la tête pour faire monter le Front National...)
- le discours que ces pratiques génèrent aujourd'hui, dans leur actualité. Ca n'est évidemment pas d'écrits sociologiques que je parle, d'analyses savantes, dont l'absence dans nos milieux est aujourd'hui absolument désarmante, et sans commune mesure avec la richesse de nos musiques et l'importance du public qu'elles drainent.

Je parle ici de parole écrite ou orale, officielle ou non, journalistique ou pas, bref de ce qui traduit l'image mentale que ses pratiquants, musiciens, publics, auditeurs, danseurs ou organisateurs (souvent les mêmes) se font de leur objet.

Prendre la parole aujourd'hui dans le champ public, c'est faire œuvre d'inventeur, de poète, d'artiste, de comédien (c'est de toute époque l'apanage des hommes politiques), créateur de formes. L'idée passe d'abord par la forme, nous enseigne – sans le vouloir – Platon, pédagogue promoteur d'un théâtre philosophique. Inventer des rapports de formes, d'idées, avec les outils du mensonge comme de la vérité. Bref, pour s'approcher de la vérité, il faut mentir. On voit bien là le rapport entre l'artiste et le parleur : pour monter sur une scène, quelque soit ce qu'on va y faire, il faut accepter de dire « je est un autre ». L'arnaque commence quand le message n'est pas clair.

(Pour écrire son « autobiographie », Robbe-Grillet a dû inventer un dispositif qui soit dans la continuité de sa manière d'écrire, c'est-à-dire une forme qui rende la vérité quasi indissociable de la fiction...donc une fiction.)

Prendre la parole, c'est se mettre en état de générer des fictions. L'homme bien portant génère des fictions. La société génère des fictions. Le pouvoir politique aujourd'hui se maintient grâce à un certain nombre de fictions. Les réformes les plus iniques sont acceptées par la population grâce à des fictions.

Que révèle la parole de ce que sont devenues les musiques traditionnelles aujourd'hui ? Existe-t-il une parole « officielle » de ces musiques ? Comment les *fictions* des musiques trad aujourd'hui s'élaborent-elles, circulent-elles dans des médias on ne peut plus artisanaux comme Trad Mag, Mondomix, Accordéon et Accordéonistes, ou Tradzone, pour n'en citer que quelques-uns ? Ca serait l'objet d'une étude importante, qui montrerait peut-être *in fine*, que si le public et la société française d'aujourd'hui se fichent complètement des musiques trad, c'est, aussi, parce que la réciproque est d'abord vraie.

Sans entreprendre aujourd'hui cette étude, on peut commencer par là : dire « nos musiques sont ceci », c'est une fiction. Il faut juste s'en rendre compte et l'accepter. Dire « aujourd'hui, le public veut entendre des musiques plus « authentiques » que celles que la mouvance néo-trad produit depuis 20 ans », c'est une fiction. Un cliché invérifiable, aussi absurde et inutile qu'une météorite sur orbite.

Dire « aujourd'hui, les transformations économiques et les effets de la « crise » dans le milieu trad font que les organisateurs se remettent à économiser les bouts de chandelles, allant à l'encontre de ce pour quoi nous nous sommes battus pendant 20 ans, et recommencent à favoriser les musiciens locaux, amateurs et les coproductions pour « mutualiser » les risques (en réalité contourner la nature d'obligation d'un contrat de travail), provoquant un regain d'intérêt du public pour les petites formules et les jeunes musiciens pas encore professionnalisés », c'est tenter d'approcher d'une vérité en faisant jouer entre eux les outils de l'observation et ceux de la fiction. D'accord, c'est un peu plus compliqué à formuler.

La fiction, c'est aussi la possibilité pour nous d'affirmer l'identité, l'originalité de ce que nous faisons, tout en sachant la nature éphémère. Le moyen d'ébranler les dogmes de l'époque.

Aujourd'hui, en parallèle à ma pratique de musicien, chacune de mes réflexions sur cette pratique et sur le cadre mémoriel, aussi ténu soit-il, dans lequel elle s'inscrit, chaque parole naissante me semble bien moins porteuse de vérité que de fiction potentielle. La fiction, ça n'est en aucun cas le repli dans un imaginaire rassurant, taillé à notre mesure pour compenser un quotidien pauvre (le mien est ciselé dans le bonheur).

La fiction telle que je l'envisage, c'est le contraire du cliché qui consiste à dire « la musique, la danse c'est ceci c'est cela », même si des outils de connaissance objectifs sont évidemment nécessaires. Par exemple, la fiction c'est aller contre le cliché qui consiste à dire que les musiques traditionnelles aujourd'hui sont nécessairement et PAR ESSENCE porteuses de valeurs de gauche : convivialité, partage, décroissance etc., sans que ça se travaille, que ça se constate un minimum en analysant les dispositifs.

La fiction, c'est un peu la continuité du discours surréaliste : on reprochait aux surréalistes de se complaire, de se réfugier dans le rêve, ils répondaient que bien au contraire, ils souhaitaient réinjecter du rêve dans la société, ils réintroduisaient de l'imaginaire pour doper la fabrication du quotidien, que là était le sens profond de leur combat et que si l'on n'acceptait pas ça, on ne comprenait rien à leur démarche. La fiction c'est remplacer l'essence par l'action.

La fiction, c'est la prise en compte de la vérité de l'autre. La fiction c'est la possibilité de jeu, la découverte et l'invention à la fois des ressorts cachés, c'est la transformation du « il était une fois » en « et si... ». « Et si » il se passait... ? On dirait que...

La mémoire nous dirait : « Et s'il s'était passé ceci ? »

J'ai connu autrefois, à l'école, un garçon qui vient d'écrire un livre sur le paysage sonore à l'époque des projections du cinéma muet d'avant 1914. Son livre est la tentative de reconstitution de l'ambiance sonore qui pouvait accompagner ces projections. C'est un travail sociologique passionnant qui nous fait voyager dans le temps avec les outils du réel, qui utilise les ressorts magiques de la fiction pour chercher et reconstituer une vérité envisagée dans son aspect mouvant, changeant, opaque... vivant. Il nous dit pas « il était une fois », mais « ça aurait pu être ça, l'étude des sources et un vrai travail d'historien nous mène à penser que ça aurait pu se passer comme ça ». Comment penser, imaginer la vérité d'un monde, d'une société, pour nous autres musiciens, mieux qu'en essayant de reconstituer son enveloppe sonore ?

En conclusion, il ne faut pas perdre à l'idée que ce dont on ne parle pas, à un certain niveau, n'existe pas. A cet égard, il faut admirer à quel point les Etats-Unis d'Amérique ont supplanté l'URSS stalinienne dans l'invention d'une culture officielle, de masse, qui concerne aujourd'hui l'univers dans son entier. Clint Eastwood, un de ses représentants emblématiques, n'a-t-il pas dit autrefois cette phrase savoureuse à plus d'un titre : « les deux cultures typiquement américaines sont le jazz et le western »...c'est-à-dire deux cultures basées sur le

massacre des indiens et la domination des noirs par les blancs ? Sans envier les cultures « officielles » qu'on observe ailleurs, j'avoue ma fascination pour la capacité du pays qui m'a vu naître à occulter des pans entiers de son histoire.

Les cultures traditionnelles participent, comme tout ce qui charpente l'histoire de ce pays, des « fictions de la mémoire ». Un imaginaire social et humain qui fait le monde d'aujourd'hui tels que chercheront à le connaître les sociologues, les artistes et les rêveurs de demain. En tout cas, il faut l'espérer et les y aider...sous peine, peut-être, de voir un jour cornemuses, violons et vielles à roue revenir des brumes où les auront enterré notre refus de regarder notre histoire en face, de les voir revenir, maniés par une armée revancharde de vampires, créatures cauchemardesques, et autres morts-vivants !

Christophe Sacchetti